MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 86. — Juin 1884.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. GROUARD.

Mission Saint-Charles, Dunvegun, Peace-River,
le 5 décembre 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE DE L'HERMITE,

Je viens un peu tard remplir la promesse que je vous ai faite de vous donner quelques nouvelles de nos Missions. Des circonstances imprévues ayant décidé Mgr FARAUD à m'éloigner du lac Labiche, que j'ai quitté depuis neuf mois, il ne m'est guère facile de vous présenter un rapport régulier de nos travaux à Notre-Dame des Victoires. Je me bornerai donc à quelques faits plus saillants qui s'offrent à mon souvenir.

Je mentionnerai d'abord le retour de Mgr FARAUD de sa visite si pénible de nos missions du Mackenzie. Après avoir longtemps souffert d'une maladie fort douloureuse,

une goutte sciatique dont il fut atteint en remontant de Good-Hope, Monseigneur nous revenait enfin accompagné du Frère Boisramé. Mais, avant de trouver un peu de repos à Notre-Dame des Victoires, nos chers voyageurs eurent à subir une épreuve terrible : celle de la faim. La rivière Athabaska avait été grossie par des pluies continuelles, et la navigation de ce cours d'eau, toujours périlleuse, le devint beaucoup plus. De là un retard considérable dans la marche et, par suite, l'épuisement des provisions de voyage avant d'avoir atteint le terme de la route. Prévoyant ce fâcheux résultat, Monseigneur avait dépêché un de ses hommes au lac Labiche pour nous informer de sa détresse et demander des secours. Mais voyez à quelles gens nous avons affaire. Cet homme, connaissant bien le pays et coupant court à travers le bois, pouvait nous arriver au bout de quatre jours. Il avait promis à Monseigneur, qui avait partagé avec lui le reste de ses provisions, de faire toute la diligence possible. Mais, chemin faisant, il rencontra une ourse avec ses petits. Les ayant tués, le malheureux ne songea plus qu'à faire bonne chère, puis voulut se charger des dépouilles qu'il n'avait pu consommer, ce qui rendit sa marche fort lente ; il n'arriva donc que le dixième jour au lac Labiche. Jugez de nos alarmes en recevant si tard les demandes pressantes de notre vénérable Évêque. Immédiatement, nous nous empressâmes d'équiper un canot et d'envoyer deux hommes avec des provisions au devant de Sa Grandeur. Par une circonstance providentielle, Monseigneur avait rencontré quelques sauvages campés sur les bords de la rivière Athabaska et avait pu leur acheter quelques misérables morceaux de viande sèche ; je n'ose penser sans épouvante aux tristes résultats qu'aurait pu avoir sans cela la coupable négligence de l'indolent messager. En effet, malgré le secours

si opportun qu'il avait trouvé chez ces sauvages, Monseigneur et ses compagnons furent réduits, pendant trois jours, à se nourrir de quelques fruits d'églantiers ramassés avec peine dans les broussailles. Déjà, le pauvre Frère Boisramé, d'une constitution peu robuste, ne pouvait plus se tenir debout quand, le soir du troisième jour de ce jeûne rigoureux, notre canot, abordant au rivage où nos voyageurs en détresse étaient campés, leur rendit la joie et l'espérance d'un prompt retour. Quelques jours plus tard, ils étaient au milieu de nous, et nous remerciions ensemble le bon Dieu qui les avait sauvés de si grands dangers.

Durant l'hiver, le R. P. Collignon fut appelé par les Cris du lac Castor près de leur chef, atteint d'une grave maladie. Ces braves gens reçurent fort bien le Père. Celui-ci visita toutes leurs cabanes et administra le baptême au malade ; après quoi les sauvages donnèrent à leur chef infirme une preuve d'attachement qui montre bien l'action de la grâce sur ces âmes naturellement droites. En effet, pendant que le Père préparait le néophyte à recevoir le sacrement de la régénération, les hommes de la tribu vinrent le trouver et lui dirent : « Père, nous aimons notre chef, nous le voyons avec douleur dans ce triste état, nous savons qu'aucun remède humain ne peut le guérir, mais obtiens que Dieu le ramène à la santé, et nous promettons tous de nous faire baptiser et de suivre désormais les enseignements de la religion. » Le Père fut très touché de cette manifestation ingénue et de cette proposition spontanée. Malheureusement, il n'avait pas le don des miracles, car il ne se serait pas laissé prier deux fois. Mais il put faire comprendre à ces bons sauvages que le plus grand bienfait n'était pas celui d'une santé éphémère ; que le saint baptême ouvrirait à leur chef malade l'entrée d'une vie infiniment heureuse, et que,

quand même Dieu le rappellerait à lui, ils ne devaient pas en prendre prétexte pour différer d'entrer eux-mêmes dans le sein de l'Église. Cette instruction a déjà porté d'heureux fruits, et plusieurs Cris se sont convertis. J'en ai baptisé un moi-même. Il s'était confessé d'abord, mais huit jours après il vint trouver le P. Collignon et demanda à se confesser encore. « Mais, lui dit le Père, tu t'es confessé avant ton baptême, il n'est pas nécessaire de revenir là-dessus. — Oh ! reprit le brave homme, les péchés dont je viens m'accuser, je suis allé les chercher bien loin en arrière, et comme je les amène de si loin je ne veux pas les garder plus longtemps. » Ce bon néophyte avait l'horreur instinctive du mal, inculquée dans les âmes fidèles, et le souvenir de ses fautes déjà cependant effacées par l'eau sainte du baptême lui semblait un poids trop lourd dont il voulait se décharger au plus tôt.

A la même époque je dus à mon tour visiter les malades. Mais je n'eus pas la consolation d'adoucir par mon ministère les derniers moments de ceux qui m'avaient appelé. Deux Montagnais vinrent me prier d'aller à leur campement, où deux malades, le père et le fils, luttaient contre la mort. Ces Montagnais appartiennent à la Mission de l'Ile à la Crosse. Ils me dirent : « Nous demeurons un peu plus près de vous que de nos prêtres, et, comme le besoin est urgent, nous nous adressons à vous. » Ils avaient mis six jours pour venir. Je partis avec eux, me hâtant le plus possible, aiguillonné que j'étais par la crainte d'arriver trop tard, car, me disaient mes guides, nous ne les trouverons peut-être plus en vie. Hélas ! leur appréhension n'était que trop fondée, et lorsque, au cinquième jour d'une marche forcée, nous atteignîmes le campement, ceux que je venais administrer étaient déjà enterrés, et je ne pus

que bénir leur tombe ! Voilà ce qui arrive, malheureusement trop souvent, dans nos immenses déserts, où nos pauvres sauvages sont obligés de mener leur vie nomade. Mais ne devons-nous pas croire que Dieu aura tenu compte à ces bons chrétiens de la foi si vive qui leur fait entreprendre de si longs voyages pour procurer à leurs mourants les secours de la religion ? Notre Seigneur ne pardonna-t-il pas au paralytique ses péchés, en voyant la foi de ceux qui le lui avaient apporté ? Pour me dédommager, sans doute, d'avoir manqué le but de ma visite, tous les Montagnais de l'endroit voulurent profiter de ma présence pour se confesser, après quoi je chaussai mes raquettes et repris le chemin de la Mission. Je ne crois pas exagérer en estimant à 50 lieues environ la distance qui sépare du lac Labiche la demeure de ces sauvages. C'était donc une centaine de lieues que j'avais dû faire, aller et retour.

Outre les devoirs du saint ministère que nous avons à remplir au lac Labiche même et chez les sauvages environnants, Cris et Montagnais, nous avons, vous le savez, une presse typographique, et tous nos moments libres sont consacrés à l'impression de livres sauvages. Notre dernier travail en ce genre a été la réimpression du recueil de prières, instructions et cantiques à l'usage des Cris. Cet ouvrage forme un joli volume de 240 pages y compris la table des matières. Le cher Père COLLIGNON m'aidait à faire le tirage, mais ses nombreuses occupations d'économe ne lui permettaient pas de mettre la main à la composition. Heureusement, un apprenti typographe se présenta et se mit à ma disposition. Devinez quel était cet apprenti ? Quelque jeune Peau-Rouge sans doute, épris des merveilles de la civilisation, direz-vous. Eh bien, non. Cet apprenti était bel et bien M[gr] FARAUD lui-même qui se mit à l'œuvre avec une ardeur toute

juvénile, sans se laisser décourager par quelques *coquilles*, inévitables au début. Il contribua ainsi pour une large part à mener le travail à bonne fin.

Nous venions de terminer l'impression de notre livre cris quand Monseigneur jugea à propos de m'envoyer dans les missions de la rivière la Paix. Je partis aussitôt, en compagnie du R. P. DUPIN, venu pour affaires de la Mission de Saint-Bernard au lac Labiche, d'un traiteur irlandais du nom de Mac-Dermott, et de deux jeunes gens du petit lac des Esclaves. C'était à la fin de février. Vous me ferez grâce des détails de ce voyage. Chiens, traîneaux, raquettes, campements dans la neige, à la belle étoile, sont des choses que vous connaissez depuis longtemps. Qu'il suffise de vous dire qu'au bout de neuf jours d'une marche assez rapide, nous arrivions à la Mission Saint-Bernard située à l'extrémité du petit lac des Esclaves. Un jour de repos pour moi et mes chiens n'était pas superflu. Après quoi, en compagnie du R. P. LE SERREC, je me remis en route, et nous arrivâmes le 15 mars à la Mission Saint-Charles, où nous trouvâmes le R. P. HUSSON et le R. P. TISSIER occupés à leurs travaux. Malheureusement, ce dernier souffrait d'une infirmité qui ne lui permettait plus de supporter les fatigues et les privations de ce pays, et il dut, conformément, du reste, à l'avis de ses supérieurs, se résoudre à aller chercher dans un pays civilisé les secours dont il avait besoin. Ce ne fut pas sans un grand déchirement de cœur que le pauvre P. TISSIER quitta cette Mission, où il a passé de si nombreuses années, et où il s'était acquis l'affection de tout le monde. Comme le temps pressait et que nous craignions un prochain dégel, le P. TISSIER partit avec le R. P. LE SERREC, le surlendemain de mon arrivée.

J'imagine, mon Révérend Père, que le poste de Dunvegun est peu connu de vous, et qu'une esquisse topo-

graphique vous paraîtra utile. Mais n'exigez pas de moi de vous indiquer : soit le degré de latitude, soit celui de longitude sous lesquels j'ai l'avantage de vivre actuellement. Nous ne possédons ici ni carte ni sphère où je puisse me renseigner à ce sujet, aussi ne puis-je connaître exactement la position géographique de nos Missions.

Le Fort de Dunvegun est situé sur la rive Nord de la rivière la Paix, à une distance d'environ 200 milles du pied des montagnes Rocheuses. Une pointe de terre longue de 4 milles, large de 500 mètres en moyenne et peu élevée au-dessus du niveau de l'eau haute, tel est l'emplacement choisi par la Compagnie de la baie d'Hudson pour le centre du district de la rivière la Paix. En arrière se dressent perpendiculairement les côtes fort élevées de la rivière ; elles forment comme un mur gigantesque protégeant contre le vent du nord notre plateau inférieur. Sur la rive opposée, même barrière infranchissable, mêmes collines abruptes. C'est le caractère propre de la rivière la Paix. Ce cours d'eau prend naissance dans la Colombie britannique, à l'ouest des montagnes Rocheuses, qu'il traverse non sans encombre ; accoutumé ainsi à voir son lit protégé par les hautes murailles des monts, on dirait qu'il a voulu suppléer à leur défaut, lorsqu'il les quitte, en s'encaissant profondément entre deux rives si élevées qu'il peut se croire encore à l'ombre de ses rochers natifs.

La Mission Saint-Charles est située à une faible distance en aval du Fort. Une maisonnette en bois, couverte d'écorces d'épinettes, entourée d'un jardin potager, tel est le bâtiment principal, auquel il faut ajouter : d'un côté, une seconde maisonnette plus petite, servant de cuisine et occupée par une bonne fille canadienne que Mgr Clut amena il y a deux ans ; et, de l'autre côté, une

étable où dix bêtes à cornes, petites et grandes, peuvent trouver abri. Voilà tout l'établissement. Il présente, il faut l'avouer, un aspect assez mesquin à côté des constructions du Fort et des collines si élevées qui bordent la rivière. En amont du Fort se trouve la mission protestante. A part une assez belle maison récemment bâtie, elle n'offre à la vue rien que nous puissions envier. C'est là tout Dunvegun, endroit déjà fort renommé en Canada, et qui actuellement attire l'attention des gouvernants et des particuliers du *Dominion*. C'est que, sur ces côtes élevées dont je vous ai parlé, au nord comme au sud de la rivière, s'étendent de magnifiques plateaux dont ma plume inhabile ne saurait vous donner qu'une faible idée. Lorsque vous avez gravi les pentes raides des côtes et franchi une première zone étroite de terrain ondulé comme une mer en mouvement, vous voyez se dérouler devant vous des prairies immenses, parsemées çà et là de bouquets d'arbres groupés ensemble dans une légère dépression du sol, comme des fleurs dans une corbeille. Tantôt la forêt empiète sur la prairie et vous présente un massif d'arbres plus imposant; tantôt, comme pour prendre sa revanche, la prairie, ne souffrant pas que le moindre arbrisseau lui porte ombrage, déroule sans obstacle son manteau de verdure. Ici un lac où les oiseaux aquatiques prennent leurs ébats, là un ruisseau dont le cours, inoffensif dans la plaine, devient plus loin un torrent et creuse des abîmes infranchissables en venant se précipiter dans la rivière. Le voyageur qui parcourt ce pays en été rencontre à chaque pas un nouveau sujet d'admiration; le sol est naturellement fertile et se couvre d'une végétation luxuriante; autrefois, comme dans les plaines de la Saskatchewan, de nombreux troupeaux de buffles y paissaient en liberté; aujourd'hui, ils ont disparu et laissé le terrain libre aux futurs colons qui viendront y

laisser errer les animaux domestiques, ou y faire croître les plantes nécessaires à la vie de l'homme. Déjà le gouvernement a envoyé des brigades d'arpenteurs qui ont employé tout l'été à tracer des lignes destinées à indiquer la distribution des terres aux émigrants de l'avenir.

Mais, direz-vous, ce beau pays est donc entièrement désert, puisque l'émigration future semble l'unique moyen de le faire habiter ? Hélas! mon Révérend Père, ces belles contrées appartenaient à une tribu indienne, assez nombreuse autrefois, mais dont l'extinction totale ne tardera pas beaucoup, à moins d'une intervention spéciale de la part de la Providence ou de ses représentants sur la terre. Ces Indiens se nomment Castors et forment une branche de la grande famille montagnaise. Toute la vallée de la rivière la Paix était autrefois sous leur dépendance; leur nom leur est venu sans doute de la multitude des animaux à fourrures appelés castors, dont leurs terres regorgeaient, à moins que l'on ne suppose qu'ils avaient pris le Castor comme signe héraldique de leur tribu selon la coutume généralement admise des autres Indiens de l'Amérique. Quoi qu'il en soit de ce point peu important, la richesse de ce pays en animaux à fourrures y attira bientôt les tribus voisines. De là naturellement des querelles et des guerres qui se terminèrent par un traité de paix solennel conclu entre les nations belligérantes, sur les bords de la rivière à laquelle le beau nom de rivière de la Paix est resté en souvenir de cet événement. Plusieurs maladies épidémiques ont fait successivement d'affreux ravages dans la tribu des Castors, laquelle se trouve aujourd'hui réduite à quelques poignées d'hommes dispersés sur un immense territoire. A ces restes d'une nation jadis florissante sont venus se joindre : soit des Montagnais et des Cris de la

rivière et du lac Athabaska, comme au Vermillon, soit des métis du petit lac des Esclaves et de la Saskatchewan, comme à la rivière Bataille et à Dunvegun ; soit des Iroquois du Fort Jasper, comme à la Grande Prairie et aux postes plus voisins des montagnes Rocheuses.

Ces invasions successives ne ressemblèrent point aux irruptions des Barbares qui, au quatrième et au cinquième siècle, vinrent démembrer l'empire romain. Quelque chasseur aventureux, ayant trouvé dans ces parages une proie abondante et facile, y introduisit sa famille, suivie bientôt de ses autres parents ou amis. Ils y mènent une vie nomade comme les Castors, parfois ils sont vus d'assez mauvais œil par ces derniers, et ils sont disposés à évacuer ce pays quand la chasse ne leur fournira plus une subsistance assurée, ce qui semble ne devoir pas tarder beaucoup. Depuis plusieurs années, des commerçants américains venus de la Colombie britannique, en suivant la rivière la Paix au travers des montagnes Rocheuses, font une concurrence active à la Compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures, lesquelles ont doublé de prix. Mieux payés, les trappeurs, Castors, Cris, métis, Iroquois, ont rivalisé d'ardeur et fait une guerre d'extermination aux animaux à fourrures. La conséquence naturelle est l'appauvrissement progressif du pays, de sorte que les moins prévoyants ne peuvent se dissimuler la nécessité où ils seront bientôt de recourir à d'autres moyens pour vivre : en cultivant la terre, par exemple, ou en allant chercher un asile ailleurs.

Vous désirez, sans doute, savoir où en sont ces pauvres gens sous le rapport religieux. Pour répondre à votre désir, je vais vous communiquer les observations que j'ai pu faire à ce sujet, en me bornant à la Mission Saint-Charles et aux postes qui en dépendent et que j'ai visités. Il me serait doux de vous faire une peinture édifiante de la vie

de nos Castors, mais je ne puis taire la pénible impression que j'ai ressentie d'abord, impression qui s'est fortifiée par mon contact avec eux. Ce qui peine surtout le missionnaire, c'est de voir même parmi les chrétiens, et il y a un bon nombre de baptisés, une ignorance si grande de la religion et de ses pratiques les plus élémentaires. A quoi cela tient-il? Est-ce la nonchalance et l'apathie naturelles à ces sauvages, ou le manque d'une action énergique et efficace de la part du prêtre qui est la cause de cet état déplorable? Je crois, mon Révérend Père, qu'il ne faut attribuer cette funeste ignorance ni à l'une ni à l'autre de ces causes exclusivement, mais à toutes les deux à la fois, et je le dis sans crainte de manquer à la charité ou à la justice envers ceux qui ont été chargés du ministere apostolique dans cette mission. Saint Paul dit : *Fides ex auditu, quomodo audient sine prædicante?* J'ajouterai : Comment prêcher sans connaître la langue de ceux à qui l'on parle? et comment connaître une langue sauvage sans l'étudier? car le Saint-Esprit ne renouvelle plus le miracle de la Pentecôte. Et maintenant, comment étudier quand on n'en a que peu ou pas du tout les moyens? Et notez qu'ici la difficulté commence parce que le missionnaire doit apprendre deux langues sauvages qui n'ont pas la moindre ressemblance entre elles et qui sont, au contraire, entièrement opposées par le génie et les formes grammaticales, c'est-à-dire . le cris et le castor. La situation exceptionnellement difficile où le missionnaire se trouvait par suite de sa détresse matérielle, ne lui permettait guère de se livrer à une étude suivie de ces deux idiomes. Il lui fallait avant tout penser à ne pas mourir de faim. Or, ici, il n'y a pas de lacs poissonneux comme dans les autres missions du vicariat, et, comme je vous l'ai déjà dit, la chasse, autrefois abondante, suffit à peine maintenant à l'entretien des sauvages qui n'ont

de viande à fournir ni au poste de la Compagnie ni à la Mission. De là, la nécessité de créer une ferme et d'élever un petit troupeau. C'est ce qu'a fait le P. Tissier. Il a d'abord défriché un coin de terre où il semait des patates et quelques autres légumes. Ce coin de terre s'est progressivement agrandi, et nous avons aujourd'hui trois arpents au moins en culture. C'est peu de chose sans doute ; mais, cependant, c'est le résultat de travaux opiniâtres, car le terrain sur lequel est bâtie la Mission était occupé par la forêt, et Dieu sait combien de troncs d'arbres et de racines il a fallu extirper du sol avant de le rendre propre à la culture ! Pour former notre petit troupeau et l'entretenir pendant nos long hivers, quels soins n'ont pas été nécessaires et à quelles pénibles corvées n'a-t-on pas dû se soumettre ? Croiriez-vous, par exemple, que le P. Tissier et le P. Le Doussal ont dû s'atteler eux-mêmes au traîneau, à défaut de bêtes de somme, et charrier ainsi le fourrage indispensable au troupeau naissant, et cela d'une distance de plus de douze lieues, avec quelques pauvres patates pour toute nourriture ? Ils n'osaient, en effet, immoler à leur appétit aucun de leurs animaux, espoir de l'avenir. Mgr Clut, qui a passé quelque temps à Saint-Charles vers cette époque, se rappellera longtemps le régime auquel il dut se soumettre ! Et, l'année dernière encore, le P. Husson passa une bonne partie de son hiver à charrier le foin, avec un bœuf toutefois, tandis que le P. Tissier s'était chargé du soin de l'étable ! ajoutez à cela le chauffage de la maison pour lequel on devait bûcher le bois dans la forêt, l'amener à la porte et le couper de nouveau selon la longueur du poêle ! Mais, direz-vous, que n'avaient-ils des Frères ? Eh ! sans doute, que n'avaient-ils des Frères ? Et où les prendre ? Les nécessités de la lutte contre le protestantisme obligeaient nos supérieurs à diriger les secours sur les

points les plus menacés, et à laisser ainsi les Pères de Saint-Charles réduits à leurs seules ressources. Mais, ajouterez-vous, que ne leur fournissait-on au moins quelques provisions ? Oui, assurément, on leur fournissait autant que possible quelques provisions; mais il ne faut pas oublier les difficultés du transport, et les dépenses excessives qu'il impose. Si vous considérez qu'une livre de farine se vend ici jusqu'à 1 fr. 25, vous comprendrez qu'on recule devant un tel prix, et que l'on ne se permet la friandise de goûter un peu de pain que dans le cas d'une nécessité extrême. Pour en revenir à mon sujet de l'étude des langues, croyez-vous qu'il soit bien facile de s'y livrer avec tout ce cortège d'occupations et de préoccupations matérielles ? Quand j'arrivai ici au mois de mars dernier, je me promettais bien de suivre des leçons régulières avec le P. Husson, mais je comptais sans les difficultés de la position dont je n'avais pas une idée exacte, et durant tout l'été, à peine si nous avons pu consacrer la valeur d'une semaine entière à l'étude.

Laissez-moi vous résumer nos travaux aussi brièvement que possible.

Puisque nous avons un petit troupeau, il va sans dire que nous avons quelques vaches. Or, sur la fin de mars, les côtes si élevées de la rivière, sous l'influence des rayons du soleil reprenant son empire, se dégarnissent de neige et offrent un excellent pâturage. Nous y conduisons nos bêtes. Mais les malheureuses y perdent le souvenir de l'étable, et comme nous ne voulons pas renoncer au lait, précieuse ressource pour nous, nous devons à tour de rôle escalader les côtes et courir à la recherche de nos vaches, que nous ne trouvons pas toujours du premier coup : d'où fatigue et perte de temps. Nous convenons qu'un parc entouré d'une clôture et assez vaste pour que nos bêtes y trouvent leur pâture est d'une

nécessité urgente, et nous voilà abattant perches et pieux, les charriant sur place et commençant le travail. Il n'était pas achevé que le printemps, ayant dégelé notre champ, nous dûmes nous mettre au labourage et aux semences, car, puisque la farine coûte si cher, nous voulons essayer d'en faire nous-mêmes, et nous confions à la terre un peu de blé et d'orge. Vient le tour des autres légumes et surtout des patates. Bref : entre bêcher, planter et arroser, nous voilà à la fin de mai. Survient une forte gelée qui se renouvelle trois ou quatre fois et qui détruit les jeunes pousses un peu trop hâtives. Il faut les remplacer. Sur ces entrefaites, les sauvages de la Grande Prairie, poste situé à 50 milles environ au sud de Dunvegun, ayant ouï parler de moi, me font demander instamment. Je n'avais pas de plus grand désir que de les aller voir. Je laisse donc le P. Husson à son jardin et au soin de répondre aux allants et venants, et je me rends à l'appel des sauvages, en compagnie de trois d'entre eux. Je ne vous détaillerai pas les incidents de ce voyage. Seulement, imaginez que ces braves guides, voulant m'épargner la fatigue de la marche et me conduire plus rapidement, me firent enfourcher un de leurs chevaux, sur une selle de bois, sans étriers, et me lancèrent ainsi au grand trot à leur suite. Ils n'étaient pas mieux montés que moi, mais ils étaient faits à ce genre d'équitation auquel je n'étais pas encore exercé. Je vous laisse à penser si le *vieil homme* se fit alors secouer et disloquer en ma pauvre personne. Le second jour, j'arrivais au poste et je commençais immédiatement la mission. Durant une semaine, matin et soir, tous ces braves Castors furent d'une régularité exemplaire. A midi, je réunissais les enfants. Je donnais les instructions en langue crise, langue que les hommes comprennent presque tous, un peu du moins ; la connaissance que j'ai du montagnais, avec lequel leur

langue a beaucoup de rapport, me permit de saisir rapidement un bon nombre de leurs paroles, et à la fin de ma semaine je me hasardai à entendre les confessions, *grosso modo*, il est vrai, moitié cris, moitié castor. Mais, la plupart n'étant pas encore baptisés, ce n'était qu'un essai qu'ils faisaient, eux aussi bien que moi, et il n'y avait pas de risque de profaner le sacrement. Je fis aussi une quinzaine de baptêmes d'enfants et de quelques vieilles femmes. Leurs provisions étant alors épuisées, ils songèrent à partir et moi à revenir ici.

De retour, j'aidai le P. Husson à terminer la clôture de notre parc, à sarcler et arroser le jardin, sans compter les interruptions fréquentes alors causées par les visites des sauvages d'ici, Iroquois, Cris ou Castors, que j'étais toujours heureux de recevoir. Vint ensuite le binage des patates. Je sais depuis longtemps que nous devons les manger à la sueur de notre front! Puis, nouvelle besogne. La couverture de notre maisonnette était à refaire. Chaque pluie la pénétrait et inondait l'intérieur où rien n'était en sûreté. Fort heureusement, nous trouvons deux hommes adroits qui s'engagent à aller chercher les écorces d'épinettes dont nous avions besoin, 400 environ. Ils remontent la rivière, dépouillent les arbres de leur écorce, qu'ils descendent sur un radeau. Nous jetons alors les vieilles écorces de notre toiture pour y placer les nouvelles, et nous plaçons le reste sur l'étable. Après quoi nous songeons à faire les foins, car le milieu de juillet arrive. Le P. Husson est un excellent faucheur, et, comme tel, il se charge de la plus rude besogne. Par une bonne fortune, il trouve un homme qui consent à lui aider pendant quelques jours et, par un surcroît de chance, le F. Reynier, venant du lac Labiche, en route pour la Mission du fort Vermillon, nous arrive à ce moment et nous prête main-forte pour cette corvée.

Enfin, pour mettre le comble à notre joie, quand le Frère Reynier était sur le point de nous quitter pour aller tenir compagnie au R. P. Laity, le Frère Renault nous arrivait pour demeurer avec nous. Tout va donc pour le mieux. Cependant les foins ne sont pas achevés, le P. Husson et le Frère Renault continuent de faucher, et je vais chaque jour leur aider à faire sécher et à ramasser le fourrage. Ce n'est pas à la porte, croyez-le bien, mais à une distance de 5 ou 6 milles, dans les prairies du plateau supérieur. Le ministre protestant, faute d'hommes à louer et de provisions pour les nourrir. en est comme nous réduit à faire ses foins lui-même. Il travaille dans notre voisinage, et nous nous rencontrons assez souvent. En voyant notre cher Frère Renault, malgré le déclin de l'âge, faire trois fois plus de besogne que lui, il éprouve un sentiment de jalousie, et il nous dit parfois : « Pourquoi faut-il que notre religion du pur Évangile ne puisse fabriquer des hommes d'un tel dévouement ? » Nous rions de sa naïveté ; mais, comme il est brave homme d'ailleurs, et qu'il ne peut seul entasser son foin en meules, le P. Husson pousse la charité jusqu'à lui offrir son concours, et nous fraternisons ainsi dans ces travaux champêtres. J'espère que personne, après cela, ne nous accusera d'intolérance.

A peine nos foins sont-ils terminés que nous voyons avec complaisance notre moisson jaunir. Hâtons-nous d'y mettre la faucille, car les souris et les *suisses* (espèce d'écureuils très nombreux dans ce pays) y font de grands dégâts. Nous coupons d'abord l'orge, puis le blé, que le Frère bat aussitôt afin de les mettre à l'abri de ces ennemis. Vient ensuite le tour des patates. La sécheresse a été constante, cet été, et fort préjudiciable à la récolte des tubercules. Mais voyez comme la Providence est bonne ! tandis qu'au Fort 22 barils de semence n'en rendent que

60, nous en avons plus de 100 pour 7 confiés à la terre ! Malgré ce bon rendement, nous en faisons une telle consommation que le P. Husson, notre économe, n'est pas encore entièrement satisfait !

Nous sommes arrivés au 15 septembre. La barge de la Compagnie va partir pour les Forts Saint-John et Hudson's Hope où nous avons deux Missions que je dois visiter : celles de Saint-Pierre et de Notre-Dame des Neiges. A ma demande, le docteur Mackay, chef du district, m'accorde gracieusement le passage, et je m'embarque en compagnie de M. Kennedy, commis de Hudson's Hope. L'équipage est composé de Castors, et, chaque soir avant le coucher, je leur fais réciter leur prière et essaye de leur adresser quelques paroles. Nous remontons la rivière et, le septième jour, nous franchissons la frontière du Nord-Ouest et entrons dans la Colombie britannique. Salut à mes frères de cette province ! Si les deux postes que je vais visiter relèvent de la juridiction ecclésiastique du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, la communauté de gouvernement politique les rattache aux Missions florissantes du Fraser, et je franchis en esprit les montagnes pour admirer les œuvres de nos Pères, œuvres que nous voudrions pouvoir reproduire ici. Au bout de neuf jours, nous atteignons le Fort Saint-John, d'où nous repartons le lendemain. Les avant-coureurs des sauvages ont paru et annoncent que les familles sont en chemin pour venir au Fort. Quatre jours encore de navigation, et nous sommes à Hudson's Hope, autrement dit portage de la montagne. Nous arrivons aux premiers escarpements des monts Rocheux, dont les cimes blanches de neige s'offrent distinctement à notre vue. Malheureusement, les sauvages, appelés Sekenés, et fort peu différents des Castors, sont encore éloignés du poste, et quelques éclaireurs annoncent que, n'ayant pas fait bonne chasse, ils ne se présen-

teront que très tard. Plusieurs familles d'Iroquois établis sur les bords d'un lac poissonneux, à 12 milles du Fort, se proposent de venir incessamment, me dit-on. Je les attends pendant quatre jours. Cependant la barge est repartie. Personne ne se présente, je crains de manquer les Castors du Fort Saint-John, et le cinquième jour de mon séjour à la Mission de Notre-Dame des Neiges, je transporte mon petit bagage dans un canot de bois mis à ma disposition, et je m'embarque tout seul pour descendre le courant, parfois rapide, mais nulle part dangereux. Le lendemain soir, j'étais au Fort Saint-John, nommé aussi Fort d'Epinettes, parce qu'il est situé près du confluent de la rivière d'Epinettes et de la rivière la Paix. Les sauvages y étaient réunis. Je leur consacrai une semaine et fis 25 baptêmes, presque tous d'enfants. Je n'en avais fait qu'un à Hudson's Hope. Je fus surtout consolé par l'assiduité à la messe et au chapelet de plusieurs familles crises et iroquoises, qui se confessèrent et communièrent avec dévotion. Malheureusement les Castors n'en sont pas encore là, bien qu'ils aient manifesté des dispositions encourageantes. Plusieurs me dirent qu'une visite rapide et passagère ne suffisant pas pour les instruire, ils désiraient avoir un Père résidant à leur Fort ; ce en quoi ils ont parfaitement raison. Puisse leur désir se réaliser bientôt !

Je repris ensuite ma pagaie et mon canot, cette fois avec un jeune métis du petit lac des Esclaves pour compagnon, et je rentrai à Saint-Charles le 14 octobre, ayant rencontré en chemin une brigade d'arpenteurs qui, après avoir tracé une ligne méridienne dans les prairies de la rivière la Paix jusqu'à la frontière de la Colombie britannique, descendaient à Dunvegan sur un radeau pour s'en retourner ensuite passer l'hiver dans leurs foyers.

Pour être complet, je ne dois pas omettre une excursion

que fit le P. HUSSON à la rivière Boucane, à 60 milles en bas de Saint-Charles. Là il fit plusieurs baptêmes d'enfants métis. Une seconde course qui me ramena au poste de la Grande-Prairie, où des Iroquois m'appelaient, doit être signalée aussi. Vous avez rencontré souvent le mot Iroquois dans ces lignes, et vous vous demandez peut-être si nous avons dans nos parages quelque rameau de cette tribu si fameuse dans l'histoire du Canada. Voici à ce sujet une petite explication.

Les Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson employaient autrefois comme rameurs dans les barges ou les canots un bon nombre d'Iroquois du Sault Saint-Louis. La plupart demeurèrent dans le pays, y prirent femme et formèrent bientôt une petite colonie dans le voisinage du Fort Jasper. Fort attachés à la religion catholique, ils se rendaient fréquemment au lac Sainte-Anne, ou même à Saint-Albert et y recevaient de bonnes instructions dans la langue crise, qui devint la seule en usage parmi eux. Parfois un missionnaire de Saint-Albert allait les visiter au Fort Jasper. Je vous ai dit comment plusieurs familles sont venues s'implanter dans ce pays où elles se multiplient merveilleusement. Ce ne sont donc à proprement parler que des métis iroquois, puisqu'ils se sont mélangés avec les sauvages de la Saskatchewan.

N'ayant pu étudier cet été, nous voulons le faire sérieusement cet hiver, et nous prenons aussi régulièrement que possible des leçons de cris et de castor. J'enseigne le cris au P. HUSSON, et nous prenons ensemble des leçons de castor, d'un jeune homme de cette tribu, assez intelligent et qui comprend suffisamment le cris. C'est par l'intermédiaire de cette langue que nous traduisons le catéchisme en castor. En outre, je fais l'école chaque jour en anglais à un ou deux enfants catholiques du Fort, lesquels iraient sans cela se faire instruire chez le minis-

tre protestant. Sans doute, nous n'avons encore que trop de distractions, le Frère ne pouvant suffire à tous les travaux, et le P. Husson surtout, qui est un vrai *factotum*, est obligé, trop souvent, de quitter ses livres. Cependant il y a progrès de ce côté, et aussi sous le côté matériel tel que je vous l'ai fait entrevoir, sur les propres années précédentes. Nous n'en sommes plus réduits aux seules patates pour nourriture, bien qu'elles forment encore la base de notre alimentation. Nous avons pu et nous pourrons désormais abattre à chaque automne une bête de notre troupeau. Les vaches donnent suffisamment de lait et de beurre. Un petit moulin à bras, que nous mettons à tour de rôle en mouvement, change notre blé et notre orge en farine excellente. Enfin, pour mettre le comble à cette prospérité, inouïe jusqu'à présent, un coq et une poule ont pris leurs quartiers d'hiver à la Mission et nous permettent d'espérer qu'à l'avenir nous pourrons réaliser le vœu que le bon roi Henri IV formulait pour son peuple : Mettre une poule au pot chaque dimanche !

Agréez, mon Révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mes sentiments affectueux.

Votre humble frère en J.-C. et M. I.,

E. Grouard, o. m. i.